

# LETTRE D'OTTAWA

Ottawa, 28 mai 1904.

Ma chère Directrice,

Je devais vous envoyer, toutes chaudes, mes impressions sur la conférence du Père Delor, à l'Institut Canadien, mais, j'ai préféré attendre leur donner un peu l'estompe du recul et de la patine du temps.

Je me méfie toujours du premier mouvement ; qui donc a dit que c'était toujours le bon ? Non, mieux vaut ne laisser jamais courir la plume sur le papier avant de lui avoir fait décrire les sept tours circulaires que le dicton impose à notre langue avant de nous prononcer.

Vous m'avez demandé d'être sérieuse. Ne le suis-je pas toujours ? mais d'abord, laissez-moi vous conter quelque chose de drôle ; une histoire amusante qui a fait le tour de notre petite ville, de notre milieu français si restreint au sein de ceux qui n'osent à peine plus en faire partie. Vous les connaissez ceux-là. Ce sont tous ceux qui reprochent à cette pauvre Yvette Frondeuse de se moquer un peu des trayers de nos compatriotes de langue anglaise. Plus royalistes que le roi, ils ne veulent pas même se décider à rire de ce dont les anglais eux-mêmes font gorge chaude.

Comme ces gens-là aimeraient donc voir un peu railler les Canadiens pour s'en réjouir seul ou en compagnie.

Savez-vous que, l'autre jour, l'un d'entre eux me conseillait presque d'essayer la satire nationale. Il me le disait en termes aimables, en badinage, mais enfin, la demande y était. Je lui ai cinglé les doigts d'un petit coup d'ombrelle assez sec pour qu'il en garde la marque. Je ne crois pas qu'il y revienne.

Mais, mon histoire ! Pour rétablir l'équilibre, je ne vous parle pas des Anglais, je refuse d'attaquer les Canadiens, et je fais honneur à nos bons amis, les Irlandais.

Il s'agit d'un incident d'église, d'incident du bon vieux temps, que la mort d'un des plus anciens ontariens vient de faire revivre, et qui a été raconté comme suit :

M. John Canty, décédé récemment à Ottawa à l'âge de 90 ans, était venu d'Irlande dès son bas âge et s'était établi dans notre capitale, quand elle s'appelait seulement By-Town et alors que l'endroit était dans l'état le plus agreste.

John Canty eut l'insigne honneur de se marier à la Basilique d'Ottawa, alors simple chapelle, le premier de toute la

communauté catholique de ce temps. Mais cet honneur fut chèrement acquis et le prix auquel il fut acheté rappelle les temps héroïques comme vous allez voir.

Le jour de son mariage, John Canty arrivait tout pimpant à l'église qui avait été décorée par lui-même, à cette occasion. Un tapis fourni par lui recouvrait le parquet en face de l'autel. Or, au moment où il pénétrait dans la basilique, un autre couple de futurs époux, M. Canton et sa dulcinée y faisait également son entrée. Il n'y avait qu'un seul prêtre en ce moment à l'église qui pût présider à la cérémonie, et il fallait procéder dans l'ordre successif.

Il s'éleva une discussion entre les deux futurs mariés à l'effet de savoir qui se marierait le premier. M. Canty alléguant qu'il avait donné un tapis à l'église devait avoir des titres de priorité. On en vint aux gros mots, puis aux coups qui tombèrent dru. Le curé, qui était dans le moment dans la sacristie, fut attiré par le tohu bohu de la bousculade et le flic flac des taloches, et trancha la difficulté, en donnant raison à M. Canty.

Et c'est ainsi que fut célébré le premier mariage à la basilique d'Ottawa.

Comment auriez-vous aimé cet incident ma chère directrice ?

Comme dit l'habitant de chez nous, je reviens au vrai objet de cette lettre que je vous ai fait vilainement attendre en vous forçant irrévérencieusement à accepter une capricieuse histoire.

Eh bien ! nous avons assisté à Ottawa à une de ces dissertations charmantes sur le sujet tant aimé des uns, tant décrié des autres, et sur lequel le conférencier a su convaincre tout en plaisant, corriger tout en consolant, aider tout en régénérant sagement.

Une de nos amies qui a vu le Rev. Père Delor quelques heures avant sa conférence me disait combien il se désolait de n'être pas mieux préparé pour traiter le sujet qu'il abordait. Pourtant, avec quelle maestria il a attaqué les grandes faces et avec quelle douceur il a déposé devant nous l'empoignante philosophie, les difficultés, les hautes leçons du féminisme.

Voulez-vous savoir avec quelle libéralité tout cela a été dit ; jugez-en, ma chère directrice.

"La femme, a dit le conférencier, n'est pas l'esclave qu'elle était autrefois, mais elle ne jouit pas encore de tous les droits qu'elle peut justement revendiquer. Je crois, aussi, qu'on peut trouver que

les droits du mari sont excessifs et même exorbitants. Ainsi, il n'est pas juste que le mari puisse dilapider tous les biens de la femme, sans consulter celle-ci ; qu'il puisse tout hypothéquer sans consulter sa femme, que le mari puisse dépenser tout l'argent gagné par sa femme sans que celle-ci ait le droit de dire un mot. Il y a là, je crois, matière à revendication pour la femme."

Me permettez-vous de résumer, de cristalliser l'idée centre, l'idée mère du discours ? La voici, la vraie définition du féminisme chrétien : "Un féminisme qui n'aurait en vue que les droits de la femme, sans se préoccuper de ses devoirs envers l'humanité, un féminisme qui ne verrait qu'un mouvement de revanche égoïste et sectaire, qui s'appuierait sur la haine, (haine de la société, haine de l'homme) et prêcherait la doctrine de la révolte au lieu de la doctrine de l'amour que le Christianisme est venu apporter et dont les femmes latines, entre toutes, doivent rester les prêtresses fidèles pour le salut du monde entier, ce féminisme là ne serait pas un progrès, il serait une chute."

Mais j'irai plus loin et puisque j'ai à ma portée, la Bibliothèque et son si obligeant conservateur, je vous joins une jolie définition que le Père Delor n'eut pas pu donner, puisqu'elle émane d'un païen, mais qui me semble si belle et concorde si bien avec ses larges idées :

"Le féminisme doit être humanitaire ou ne pas être. Et mon vœu serait que toutes les femmes de tous les pays, en dépit des différences de doctrine ou de secte qui peuvent les diviser, ne constituent qu'un vaste cœur qui soit le cœur de l'humanité".

Ma chère directrice, n'ai-je pas l'air de faire moi-même une conférence, ce que vous m'avez si souvent défendu de faire ?

Après cela, puis-je vous causer de nos fêtes, de nos réceptions, de nos soirées, de nos politiciens ? Non, sûrement. Même vous entretenir de la mode actuelle pourtant si seyante, de ces grandes manches, ces flots de fulgurantes dentelles, ces teintes champagne, ce fouillis cata-pultueux d'étoffes légères, cet essaim blanc qui se presse aux si élégantes réceptions de la présidence, serait vraiment sujets trop profanes après cet exposé grave du féminisme, et je préfère clore ma lettre sur cette salutaire impression.

Cordialement votre

YVETTE FRONDEUSE.